

La littérature dans la cité

Micheline Cambron

Numéro 150, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69221ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cambron, M. (2013). La littérature dans la cité. *Lettres québécoises*, (150), 5-5.

La littérature dans la cité

Selon Hannah Arendt, répondre à la question « Qui ? », c'est raconter l'histoire d'une vie. Paul Ricœur ajoute : expliquer mieux, c'est raconter plus. Cet autoportrait prend donc la forme d'un récit, troué, qui retrace les rencontres – personnes, œuvres – qui ont fait ce que je suis.

Je suis née à Montréal et j'y ai passé mon enfance, partagée entre un quartier qui avait des allures de banlieue et Hochelaga, d'où venaient mes parents. Mais jusqu'à l'adolescence, j'ai beaucoup vécu dans les livres. Lorsque je repense à mon enfance, je me vois en train de lire *Le Devoir*, assise dans l'escalier avant d'aller à l'école ; des bandes dessinées chez ma petite voisine ; l'encyclopédie médicale à plat ventre dans le salon de mes tantes ; des romans dans la balançoire ; des livres cachés sous mes manuels, en classe. À l'adolescence, je me suis passionnée pour le théâtre et j'ai fait partie d'une troupe d'amateurs dans Hochelaga. J'étais intéressée par le jeu et par la mise en scène : je lisais toutes les pièces que je pouvais trouver et aussi des histoires du théâtre et des ouvrages de mise en scène. Je suivais même les critiques théâtrales des journaux. Les deux années passées au Cégep de Maisonneuve m'ont fortement marquée. La période était tourmentée : Crise d'octobre, grèves et manifestations. Le climat général était marqué par la contestation et je pouvais satisfaire au collège mon intérêt pour les questions sociales et éducatives : je « participais », comme on disait à l'époque. Les cours de Sylvain Lelièvre et les activités à l'Atelier de chanson qu'il dirigeait m'ont convaincue qu'on pouvait passer sa vie en littérature. Et la lecture de *Lieu de l'homme*, de Fernand Dumont, fut pour moi une révélation.

Je suis entrée en littérature à l'Université de Montréal. Le théâtre était toujours au centre de mes préoccupations : j'ai pu y suivre les cours de Bernard Dort et de Jean-Pierre Ronfard. Je rêvais, avec Lorraine Camerlain, qui dirigera plus tard la revue *Jeu*, de fonder une revue de théâtre. Je suivais aussi les activités du département de philosophie — j'ai publié, en collaboration, dans *Phi Zéro*, la revue des étudiants, mon premier article. Je jonglais avec l'idée de devenir comédienne. Je me suis tout de même inscrite à la maîtrise, pour travailler sur le conte québécois écrit avec Jeanne Demers — son cours sur Montaigne m'avait éblouie. Un accident de voiture m'a forcée à reporter une série d'auditions, auxquelles je ne suis finalement jamais allée. J'avais commencé à suivre un séminaire de philosophie de Fernand Dumont et décidé de passer ma vie à lire, à écrire et à prendre le risque de penser tout haut, devant des étudiants, comme lui. Il fallait donc terminer mon mémoire et penser au doctorat.

Je souhaitais travailler sur la littérature québécoise, mais je tenais à m'engager dans une problématique ample, qui mettrait en jeu la collectivité. Gilles Marcotte, rencontré la même année, allait vite devenir un interlocuteur privilégié. Il travaillait ces années-là à partir de la notion de « texte social ». Moi, au projet sur le conte dirigé par Jeanne Demers et Lise Gauvin. Nous étions presque voisins de bureau. Tandis que j'affermis mes compétences en narratologie et mon goût pour les questions de théorie et d'épistémologie, je l'entendais, porte ouverte, discuter avec ses étudiants, dont André Belleau. Ma décision de travailler avec lui vient de ces conversations. Sa façon d'entrer dans les textes, de tenir compte du discours social qui les innerve, de théoriser sans jargonner me nourrit encore.

Puis j'ai quitté Montréal pour aller vivre à Shawinigan. Je connaissais peu le Québec : j'avais vu la mer, en Gaspésie, à 13 ans. Cette plongée dans un nouveau milieu a constitué pour moi un choc salutaire.



MICHELINE CAMBRON

Devenue professeure de français, j'ai découvert que j'adorais enseigner et j'ai participé à une recherche-action au sein d'une équipe multidisciplinaire. J'ai encore la nostalgie des discussions autour de romans que tous se faisaient un devoir de lire, des échanges stimulants avec des philosophes, des historiens, des sociologues, des biologistes, des spécialistes d'administration, des artistes, un théologien. Nous découvrions aussi les grands travaux de l'époque : Edgar Morin, les théories du jeu et des systèmes, les nouveaux historiens, la logique et la pragmatique philosophiques, la rhétorique.

J'ai terminé mon mémoire. Mais je n'avais toujours pas de sujet de doctorat. Je voulais parler de toute la littérature québécoise : comment faire ? Finalement, j'ai décidé d'aborder celle-ci par le biais du récit, conçu comme un système structurant lisible dans l'ensemble du discours culturel, en m'inspirant des travaux de Paul Ricœur mais aussi de la sociocritique naissante. Je souhaitais que ma thèse dévoile le récit que nous nous racontions à nous-mêmes à travers la littérature. À mes yeux, cela ne concernait pas seulement les littéraires. La réception favorable de la part d'historiens et de sociologues m'a confortée dans ma conviction. Par la suite, des recherches postdoctorales sur la folklorisation de la culture québécoise m'ont rapprochée du XIX^e siècle et aussi des questions de transmission et de mémoire, devenues pour moi plus importantes avec la venue des trois enfants nés durant la rédaction de ma thèse. Puis je suis entrée comme professeure à l'Université de Montréal.

Depuis, je lis, j'écris et j'enseigne. D'une certaine façon, mes travaux se sont poursuivis sur les brisées de ma thèse. Travaillant sur les œuvres québécoises, je réfléchis toujours sur la société ; étudiant des textes ou des ensembles de textes, je suis toujours sensible aux divers récits qui s'y trouvent entremêlés, et aussi à ceux que l'on raconte sur eux dans l'histoire littéraire. J'ai beaucoup travaillé sur la littérature québécoise du XIX^e siècle. Mais aussi sur la littérature du XX^e siècle, sur le journal comme forme, sur la tradition critique, sur des philosophes aussi, comme Dumont et Ricœur, sur l'enseignement de la littérature, sur la lecture. Chaque publication — sur le journal *Le Canadien*, sur *La Vie culturelle à Montréal*, sur des œuvres oubliées, sur des phénomènes de lecture — a sa propre histoire, qui est toujours celle d'une rencontre avec un texte, avec une question, avec une personne. Les échanges avec d'autres chercheurs, d'ici et d'ailleurs, de littérature ou d'autres disciplines, ont souvent été déterminants. Mon travail comme directrice du CETUQ puis du CRILCQ a visé à soutenir de tels échanges, à empêcher que le travail sur la littérature québécoise ne se referme sur lui-même.

Avec mes collègues, mes étudiants, mes amis, je parle de littérature québécoise parce que cette littérature a encore des choses à nous apprendre, sur nous, sur le monde et sur la façon de les connaître.

La littérature est un défi posé à l'épistémologie. Chaque texte abordé met en jeu des émotions, ravive des étonnements, suscite des interrogations théoriques, s'offre comme une énigme à résoudre. L'étudier suppose une certaine érudition, le désir de tirer sur tous les fils narratifs, sans présumer de leur importance. Il faut raconter plus pour connaître mieux.